

Le Nord

ADMINISTRATION LILLE, 15, rue d'Angleterre, LILLE
BUREAU D'ANNONCES 1, rue des Sept-Agaches, (Grand-Place)

CONDITIONS		PUBLICITÉ	
Par la poste, Un an.....	30 francs	Années.....	la ligne 0,40
Six mois.....	18 francs	Réclames.....	0,75
Trois mois.....	10 francs	Faits-divers.....	2,00
De l'air à l'ombrelle.....	11,83	Chronique locale.....	4,00
Maximum, jour à l'ombrelle.....	14,00	Echos.....	5,00
Minimum, jour à l'ombrelle.....	16,66	Gazette du Nord.....	6,00
Etat hygrométrique (8 h. m. 0,80)	17,83		
Etat du ciel. Couvert			
Direction du vent : O.			



TEMPERATURE. Lille, le 2 juin.
Minimum, nuit, abrité..... 11,6
Minimum, nuit, découvert..... 11,0
Surface du sol, 8 h. du matin..... 13,2
A 1 mètre de profondeur..... 11,83
De l'air à l'ombrelle..... 14,00
Maximum, jour à l'ombrelle..... 16,66
Etat hygrométrique (8 h. m. 0,80)..... 17,83
Etat du ciel. Couvert
Direction du vent : O.
PAROISSIALE. — Le 2 juin (2 h. du matin) la pression est de 765 mm. le 3 juin (2 heures du matin) la pression est de :
Temps probables. — En France, des pluies orageuses sont probables avec temps moins chaud dans le Nord-Ouest.

LE TRIOMPHE de Jeanne

Les jours que nous vivons appartiennent littéralement à la Vierge lorraine qui « bourra les Anglais hors du royaume ». — Béatifiée par l'Eglise, désormais sa douce figure apparaît partout radieuse sur les autels, à travers des nuages d'encens.
La Béatification de Jeanne d'Arc ! ces simples mots ont fait passer dans toute la nation un frisson de joie, un frémissement d'enthousiasme et les colonnes de nos journaux ne désemplissent plus du récit des fêtes célébrées en son honneur.
En vain, s'inclinant devant les injonctions domestiques on-lis refusé de fêter l'héroïne enfant du peuple, pure incarnation de la patrie. En vain ont-ils expulsés de leur république, cette qui fut sacrifiée pour avoir sauvé la France. En vain ont-ils fait de sa bannière un emblème d'opposition ; un élan emporte le pays vers l'image sublime de la pastourelle ignorante qui ne savait ni A ni B, mais qui sut écrire de sa vie, de son sang, la plus belle page peut-être et la plus émouvante des « gestes de Dieu par les Francs ».
Bergère, guerrière, prophétesse, vierge et martyre ! que de fleurons à la couronne de cette enfant, et que de titres à notre admiration, à notre confiance, à notre culte affectueux et reconnaissant.
Aussi, dans toutes les cités, les fêtes en son honneur auxquelles le peuple s'associe de tout cœur, sont-elles l'occasion de manifestations grandioses de piété, de patriotisme et de tendre vénération envers la Vierge libératrice.
Partout on voit les images et les statues de l'héroïne disparaître sous les fleurs. On voit les foules se presser dans les églises pour louer de splendeurs des décorations, chanter les louanges de Jeanne et entendre les prédicateurs exalter ses vertus.
A Lille, en particulier, les catholiques ont organisé un immense cortège à travers les rues de la ville, et le long d'un parcours de près de cinq kilomètres, ils ont acclamé leur archevêque et ont honoré le drapeau de la Bienheureuse, mais dans les plus lointains faubourgs, dans la plus pauvre banlieue.
Le jour, des flots de peuple circulaient dans les rues, pour admirer les décorations dont elles étaient parsemées ; et le soir, ces mêmes foules se pressaient à nouveau pour applaudir aux illuminations qui couronnaient de leur feu le pavé du jour.
Dans cette inoubliable journée, trente mille catholiques n'ont pu pénétrer dans la cathédrale archicathédrale et sont restés massés sur l'immense place du Parvis, poussant un cri, un seul mais unanime chantant des cantiques et le « Credo » et « Vive Jeanne d'Arc ! » et saluant d'immenses et indescriptibles acclamations la bannière et la statue de la Bienheureuse.
Dans cette innombrable multitude telle que les votes de l'antique métropole n'en avaient jamais abritée, sénateurs et généraux, députés et amiraux se coudoyaient ; l'Eglise, fermée, le peuple, en un mot, toutes les forces vives de la nation étaient représentées.
Seuls les puissants du jour n'y étaient pas. Etrangers à l'émotion patriotique qui faisait frémir tout Paris, ils sont restés éloignés dans leur palais usurpés

mis à toutes ses protégées, ouvrières de fabriques pour la plupart, de venir lui exprimer un témoignage de pieuse reconnaissance. Nous ne faisons pas avec elles en assurant sa famille de nos sympathiques condoléances.
Mardi, à 10 heures, on lui, à SAINT-HILAIRE-LEZ-CAMBRAI, les funérailles de M. Pierre Defaux, adjoint au maire de Saint-Hilaire, décédé samedi à 6 heures 1/2.
Une assistance nombreuse se pressait à ces obsèques, témoignant ainsi de l'estime et de la sympathie dont le regretté défunt jouissait dans la commune.
La musique municipale accompagna le cortège en exécutant plusieurs marches futures ; au cimetière, MM. Aublin, maire, et Margerlin, firent en termes émus l'éloge de M. Pierre Defaux.
Nous recommandons aux prières l'âme des défunts et offrons à leurs familles nos chrétiennes condoléances.
JÉSUS, MARIE, JOSEPH (7 ans et 7 quart.)

Mardi, à onze heures et demie, eut lieu, en l'église de FRESNES, au milieu d'une nombreuse assistance, le mariage de Mlle Antoinette Brasseur, fille de Mme veuve Brasseur, avec M. Léon Cornil, fils de Mme veuve Cornil-Bouilliez, vice-président de la Jeunesse Catholique.
M. l'abbé Testelin, vicaire à Saint-Christophe, à Tourcoing, ami du marié, adressa aux jeunes époux une touchante et délicate allocution avant de recevoir leur consentement et célébra le saint sacrifice.
Pendant la messe, la Chorale Sainte-Cécile, dont le marié fait partie, a brillamment chanté le « Sanctus Benedictus » de Beethoven et l'« Angelus des jeunes époux », dont les solistes ont été remarquablement interprétés par M. Léon Leborgne, clerc paroissial.
Nos meilleurs vœux de bonheur aux jeunes époux.
Nous apprécions avec plaisir les fiançailles de M. Jacques Verley, fils de M. et Mme Verley-Couan, avec Mlle Geneviève Decoster.

Merveilleuse guérison A TOURCOING

Reconnaissance à Jeanne d'Arc
Au mois de janvier 1905, je fus appelé par une famille honnête, laborieuse et chrétienne, de modeste aisance, pour soigner une fillette alors âgée de neuf ans, Marie Amaraire. Son père, Camille Amaraire, est en la paroisse Saint-Joseph, quartier de la Croix-Rouge.
Cette enfant avait joui jusqu'alors d'une santé parfaite, de bonne moyenne, comme ses frères et sœurs.
Depuis quelques jours, sans que les grandes fonctions vitales fussent troublées, la petite Marie accusait dans l'avant-bras gauche des douleurs aiguës et très intenses, qui ne duraient qu'un moment. On la soulageait par des frictions.
Malgré une médication appropriée, ces accès douloureux devenaient plus fréquents, et les douleurs s'accompagnaient de contractures du bras. Les parents les appelaient des crises.
Peu après, il s'y joignit de vrais mouvements convulsifs qui, ne se bornant plus à l'avant-bras et au bras, se manifestèrent progressivement dans les quatre membres et au tronc et à la face, aux yeux et à la bouche.
Témoin, dans mes visites, de plusieurs de ces crises, je constatais que ce n'était point les convulsions chroniques de l'épilepsie, quoique ce parut épileptiforme pendant l'intensité de la crise ; la sensibilité était notablement altérée, sans qu'il y eût jamais perte de connaissance, ni écoulement sanguin aux lèvres.
Hors le temps précis des crises, et d'une façon habituelle, la marche devenait plus ou moins incertaine, très mal équilibrée, et saccadée comme chez les choréiques ; elle fut même parfois impossible et presque nulle. On observait de même l'irrégularité et la saccade des membres supérieurs, de sorte que c'était chose laborieuse pour la petite malade de porter à la bouche une cuillère ou un verre ou des aliments.
Pendant des mois entiers la langue en prolapse était habituellement sortie en partie de la bouche et n'y savait rentrer.
Il fut observé que les grandes crises tardeaient généralement à se produire jusqu'à 10 ou 11 heures du matin ; il y en avait alors cinq ou six durant le jour et beaucoup davantage durant les nuits ; on put assez souvent en compter douze ou quinze du soir au matin. Elles étaient non seulement convulsives, mais douloureuses, et la petite se plaignait.
Les fonctions de la vie végétative élémentaire s'altèrent ; l'appétit, sans se déprimer totalement, diminua beaucoup, la malade pâlit, s'amaigrit notablement et déprima.
Et, malgré tout, son caractère ne se modifia guère, ne devint nullement volontaire ni capricieux. Avec ces accidents, Marie Amaraire vivait au milieu des autres enfants de la vie de son âge, nullement nerveuse ni excitée, ne cherchant point à attirer l'attention, aucunement soucieuse de se faire remarquer. Il en fut de même pendant la longue période des crises ; elle était ou couchée ou assise ne parlant guère, et progressivement son langage était devenu difficilement intelligible, elle semblait se comporter presque comme une momie. Ses yeux seuls marquaient qu'elle comprenait, qu'elle s'intéressait à son milieu, qu'elle n'était point insensible et qu'elle souffrait péniblement.
Elle paraissait d'ailleurs comme habitué et surtout désignée dans son état.
Il en fut ainsi pendant plus d'une année,

Gazette du Nord

On annonce la mort :
A LILLE, de M. Louis Descoitres, sellier, décédé dans sa 29e année.
A BONDUES, de Dame Rodolphe Despiay, veuve de J.-B. Desrumaux, pieusement décédée à l'âge de 79 ans 1/2.
Mme Desrumaux, très vénérée et aimée de toute la population, à cause de sa grande charité et de l'aménité de son caractère, était la mère de M. Désiré Desrumaux, directeur d'usine à Roubaix, et des demoiselles Desrumaux, si zélées pour toutes les œuvres de la paroisse.
A LOUVROIL, de M. Théophile Alvin, ancien adjoint et président de l'ancien Conseil de fabrique, décédé mardi, à six heures du soir, après une très courte maladie, dans sa 76e année, muni des sacrements de notre Mère la sainte Eglise.
C'était un homme de bien, un chrétien sincère et convaincu. Mis par Dieu à la tête d'une nombreuse famille, il sut communiquer à ses enfants sa foi ardente. Il jouissait dans la commune de l'estime générale. Il était lecteur assidu de la « Croix ».
Les funérailles de M. Louis Deloive, ancien boulanger, membre de toutes les Confréries de la paroisse, ont été célébrées à DANTELEU mardi, à neuf heures.
Remarqué dans l'assistance de nombreux membres du Cercle Catholique et de la Confrérie du Très Saint Sacrement, ainsi que quelques membres de la Société catholique de gymnastique « La Vaillante » et de la Jeunesse Catholique.
Le lundi de la Pentecôte ont eu lieu, en l'église Saint-Martin, de ROUBAIX, les funérailles de Mlle Clémence Delcroix, décédée après de longues années de souffrances.
Mlle Delcroix était une des plus aimables et abonnées de la « Croix ». Sa vie toute de charité lui faisait prodigier son dévouement à l'œuvre du patronage de jeunes filles dirigé par les Filles de la Charité. La coincidence providentielle du jour de ses funérailles avec la fête du lundi a permis

mis à toutes ses protégées, ouvrières de fabriques pour la plupart, de venir lui exprimer un témoignage de pieuse reconnaissance. Nous ne faisons pas avec elles en assurant sa famille de nos sympathiques condoléances.
Mardi, à 10 heures, on lui, à SAINT-HILAIRE-LEZ-CAMBRAI, les funérailles de M. Pierre Defaux, adjoint au maire de Saint-Hilaire, décédé samedi à 6 heures 1/2.
Une assistance nombreuse se pressait à ces obsèques, témoignant ainsi de l'estime et de la sympathie dont le regretté défunt jouissait dans la commune.
La musique municipale accompagna le cortège en exécutant plusieurs marches futures ; au cimetière, MM. Aublin, maire, et Margerlin, firent en termes émus l'éloge de M. Pierre Defaux.
Nous recommandons aux prières l'âme des défunts et offrons à leurs familles nos chrétiennes condoléances.
JÉSUS, MARIE, JOSEPH (7 ans et 7 quart.)

Mardi, à onze heures et demie, eut lieu, en l'église de FRESNES, au milieu d'une nombreuse assistance, le mariage de Mlle Antoinette Brasseur, fille de Mme veuve Brasseur, avec M. Léon Cornil, fils de Mme veuve Cornil-Bouilliez, vice-président de la Jeunesse Catholique.
M. l'abbé Testelin, vicaire à Saint-Christophe, à Tourcoing, ami du marié, adressa aux jeunes époux une touchante et délicate allocution avant de recevoir leur consentement et célébra le saint sacrifice.
Pendant la messe, la Chorale Sainte-Cécile, dont le marié fait partie, a brillamment chanté le « Sanctus Benedictus » de Beethoven et l'« Angelus des jeunes époux », dont les solistes ont été remarquablement interprétés par M. Léon Leborgne, clerc paroissial.
Nos meilleurs vœux de bonheur aux jeunes époux.
Nous apprécions avec plaisir les fiançailles de M. Jacques Verley, fils de M. et Mme Verley-Couan, avec Mlle Geneviève Decoster.

Merveilleuse guérison A TOURCOING

Reconnaissance à Jeanne d'Arc
Au mois de janvier 1905, je fus appelé par une famille honnête, laborieuse et chrétienne, de modeste aisance, pour soigner une fillette alors âgée de neuf ans, Marie Amaraire. Son père, Camille Amaraire, est en la paroisse Saint-Joseph, quartier de la Croix-Rouge.
Cette enfant avait joui jusqu'alors d'une santé parfaite, de bonne moyenne, comme ses frères et sœurs.
Depuis quelques jours, sans que les grandes fonctions vitales fussent troublées, la petite Marie accusait dans l'avant-bras gauche des douleurs aiguës et très intenses, qui ne duraient qu'un moment. On la soulageait par des frictions.
Malgré une médication appropriée, ces accès douloureux devenaient plus fréquents, et les douleurs s'accompagnaient de contractures du bras. Les parents les appelaient des crises.
Peu après, il s'y joignit de vrais mouvements convulsifs qui, ne se bornant plus à l'avant-bras et au bras, se manifestèrent progressivement dans les quatre membres et au tronc et à la face, aux yeux et à la bouche.
Témoin, dans mes visites, de plusieurs de ces crises, je constatais que ce n'était point les convulsions chroniques de l'épilepsie, quoique ce parut épileptiforme pendant l'intensité de la crise ; la sensibilité était notablement altérée, sans qu'il y eût jamais perte de connaissance, ni écoulement sanguin aux lèvres.
Hors le temps précis des crises, et d'une façon habituelle, la marche devenait plus ou moins incertaine, très mal équilibrée, et saccadée comme chez les choréiques ; elle fut même parfois impossible et presque nulle. On observait de même l'irrégularité et la saccade des membres supérieurs, de sorte que c'était chose laborieuse pour la petite malade de porter à la bouche une cuillère ou un verre ou des aliments.
Pendant des mois entiers la langue en prolapse était habituellement sortie en partie de la bouche et n'y savait rentrer.
Il fut observé que les grandes crises tardeaient généralement à se produire jusqu'à 10 ou 11 heures du matin ; il y en avait alors cinq ou six durant le jour et beaucoup davantage durant les nuits ; on put assez souvent en compter douze ou quinze du soir au matin. Elles étaient non seulement convulsives, mais douloureuses, et la petite se plaignait.
Les fonctions de la vie végétative élémentaire s'altèrent ; l'appétit, sans se déprimer totalement, diminua beaucoup, la malade pâlit, s'amaigrit notablement et déprima.
Et, malgré tout, son caractère ne se modifia guère, ne devint nullement volontaire ni capricieux. Avec ces accidents, Marie Amaraire vivait au milieu des autres enfants de la vie de son âge, nullement nerveuse ni excitée, ne cherchant point à attirer l'attention, aucunement soucieuse de se faire remarquer. Il en fut de même pendant la longue période des crises ; elle était ou couchée ou assise ne parlant guère, et progressivement son langage était devenu difficilement intelligible, elle semblait se comporter presque comme une momie. Ses yeux seuls marquaient qu'elle comprenait, qu'elle s'intéressait à son milieu, qu'elle n'était point insensible et qu'elle souffrait péniblement.
Elle paraissait d'ailleurs comme habitué et surtout désignée dans son état.
Il en fut ainsi pendant plus d'une année,

Merveilleuse guérison A TOURCOING

Reconnaissance à Jeanne d'Arc
Au mois de janvier 1905, je fus appelé par une famille honnête, laborieuse et chrétienne, de modeste aisance, pour soigner une fillette alors âgée de neuf ans, Marie Amaraire. Son père, Camille Amaraire, est en la paroisse Saint-Joseph, quartier de la Croix-Rouge.
Cette enfant avait joui jusqu'alors d'une santé parfaite, de bonne moyenne, comme ses frères et sœurs.
Depuis quelques jours, sans que les grandes fonctions vitales fussent troublées, la petite Marie accusait dans l'avant-bras gauche des douleurs aiguës et très intenses, qui ne duraient qu'un moment. On la soulageait par des frictions.
Malgré une médication appropriée, ces accès douloureux devenaient plus fréquents, et les douleurs s'accompagnaient de contractures du bras. Les parents les appelaient des crises.
Peu après, il s'y joignit de vrais mouvements convulsifs qui, ne se bornant plus à l'avant-bras et au bras, se manifestèrent progressivement dans les quatre membres et au tronc et à la face, aux yeux et à la bouche.
Témoin, dans mes visites, de plusieurs de ces crises, je constatais que ce n'était point les convulsions chroniques de l'épilepsie, quoique ce parut épileptiforme pendant l'intensité de la crise ; la sensibilité était notablement altérée, sans qu'il y eût jamais perte de connaissance, ni écoulement sanguin aux lèvres.
Hors le temps précis des crises, et d'une façon habituelle, la marche devenait plus ou moins incertaine, très mal équilibrée, et saccadée comme chez les choréiques ; elle fut même parfois impossible et presque nulle. On observait de même l'irrégularité et la saccade des membres supérieurs, de sorte que c'était chose laborieuse pour la petite malade de porter à la bouche une cuillère ou un verre ou des aliments.
Pendant des mois entiers la langue en prolapse était habituellement sortie en partie de la bouche et n'y savait rentrer.
Il fut observé que les grandes crises tardeaient généralement à se produire jusqu'à 10 ou 11 heures du matin ; il y en avait alors cinq ou six durant le jour et beaucoup davantage durant les nuits ; on put assez souvent en compter douze ou quinze du soir au matin. Elles étaient non seulement convulsives, mais douloureuses, et la petite se plaignait.
Les fonctions de la vie végétative élémentaire s'altèrent ; l'appétit, sans se déprimer totalement, diminua beaucoup, la malade pâlit, s'amaigrit notablement et déprima.
Et, malgré tout, son caractère ne se modifia guère, ne devint nullement volontaire ni capricieux. Avec ces accidents, Marie Amaraire vivait au milieu des autres enfants de la vie de son âge, nullement nerveuse ni excitée, ne cherchant point à attirer l'attention, aucunement soucieuse de se faire remarquer. Il en fut de même pendant la longue période des crises ; elle était ou couchée ou assise ne parlant guère, et progressivement son langage était devenu difficilement intelligible, elle semblait se comporter presque comme une momie. Ses yeux seuls marquaient qu'elle comprenait, qu'elle s'intéressait à son milieu, qu'elle n'était point insensible et qu'elle souffrait péniblement.
Elle paraissait d'ailleurs comme habitué et surtout désignée dans son état.
Il en fut ainsi pendant plus d'une année,

Merveilleuse guérison A TOURCOING

Reconnaissance à Jeanne d'Arc
Au mois de janvier 1905, je fus appelé par une famille honnête, laborieuse et chrétienne, de modeste aisance, pour soigner une fillette alors âgée de neuf ans, Marie Amaraire. Son père, Camille Amaraire, est en la paroisse Saint-Joseph, quartier de la Croix-Rouge.
Cette enfant avait joui jusqu'alors d'une santé parfaite, de bonne moyenne, comme ses frères et sœurs.
Depuis quelques jours, sans que les grandes fonctions vitales fussent troublées, la petite Marie accusait dans l'avant-bras gauche des douleurs aiguës et très intenses, qui ne duraient qu'un moment. On la soulageait par des frictions.
Malgré une médication appropriée, ces accès douloureux devenaient plus fréquents, et les douleurs s'accompagnaient de contractures du bras. Les parents les appelaient des crises.
Peu après, il s'y joignit de vrais mouvements convulsifs qui, ne se bornant plus à l'avant-bras et au bras, se manifestèrent progressivement dans les quatre membres et au tronc et à la face, aux yeux et à la bouche.
Témoin, dans mes visites, de plusieurs de ces crises, je constatais que ce n'était point les convulsions chroniques de l'épilepsie, quoique ce parut épileptiforme pendant l'intensité de la crise ; la sensibilité était notablement altérée, sans qu'il y eût jamais perte de connaissance, ni écoulement sanguin aux lèvres.
Hors le temps précis des crises, et d'une façon habituelle, la marche devenait plus ou moins incertaine, très mal équilibrée, et saccadée comme chez les choréiques ; elle fut même parfois impossible et presque nulle. On observait de même l'irrégularité et la saccade des membres supérieurs, de sorte que c'était chose laborieuse pour la petite malade de porter à la bouche une cuillère ou un verre ou des aliments.
Pendant des mois entiers la langue en prolapse était habituellement sortie en partie de la bouche et n'y savait rentrer.
Il fut observé que les grandes crises tardeaient généralement à se produire jusqu'à 10 ou 11 heures du matin ; il y en avait alors cinq ou six durant le jour et beaucoup davantage durant les nuits ; on put assez souvent en compter douze ou quinze du soir au matin. Elles étaient non seulement convulsives, mais douloureuses, et la petite se plaignait.
Les fonctions de la vie végétative élémentaire s'altèrent ; l'appétit, sans se déprimer totalement, diminua beaucoup, la malade pâlit, s'amaigrit notablement et déprima.
Et, malgré tout, son caractère ne se modifia guère, ne devint nullement volontaire ni capricieux. Avec ces accidents, Marie Amaraire vivait au milieu des autres enfants de la vie de son âge, nullement nerveuse ni excitée, ne cherchant point à attirer l'attention, aucunement soucieuse de se faire remarquer. Il en fut de même pendant la longue période des crises ; elle était ou couchée ou assise ne parlant guère, et progressivement son langage était devenu difficilement intelligible, elle semblait se comporter presque comme une momie. Ses yeux seuls marquaient qu'elle comprenait, qu'elle s'intéressait à son milieu, qu'elle n'était point insensible et qu'elle souffrait péniblement.
Elle paraissait d'ailleurs comme habitué et surtout désignée dans son état.
Il en fut ainsi pendant plus d'une année,

sans amélioration même passagère, la situation pathologique ne s'aggravait pas subitement et par à-coups, mais empirait progressivement, lentement et sûrement.
Dans le cours de cette année, j'avais soumis plusieurs fois la malade à l'avis d'un de mes confrères, et nos traitements restèrent tout à fait impuissants.
Nous ne laissons pas que d'être embarrassés pour définir et dénommer la maladie ; rien dans les antécédents de notre petit sujet ne permettait d'y trouver sûrement la protiforme hystérie ; quant à l'épilepsie, dont bien des symptômes manquaient à l'élève, elle eût eu bientôt fait, par des crises si fréquentes et si intenses, d'amener la mort à bref délai. Enfin nous ne pouvions reconnaître sans hésitation, un type bien caractérisé de chorée.
Nous nous sommes arrêtés à constater l'ensemble et la marche opiniâtre des symptômes bizarres, en les attribuant à un état pathologique du centre nerveux cérébro-spinal.
Au commencement du mois de mai 1906, tous ces symptômes s'exagérèrent encore ; des crises survinrent d'une heure plus matinale qu'auparavant et plus nombreuses. Les parents me demandèrent plus de visites et j'en arrivai à concevoir des craintes sérieuses de dépérissement excessif et d'issue fatale.
Or, le 18 de ce mois de mai 1906, après que j'eusse été, dès le début de ma visite, témoin d'une crise, après que j'eusse constaté l'état presque tout à fait décevant, il me vint à l'esprit, avant de quitter la chambre et tout en me lavant les mains, de dire tout simplement, mais d'un ton sincère : « Faites donc tout ensemble une neuvaine à Jeanne d'Arc, dont la cause a besoin de se manifester ; demandez-m'en obtenir la guérison que notre médication n'amène pas ».
Cette idée fut aussitôt adoptée par la famille et aussi par les yeux de la petite fille, et l'on promit de commencer dès aussitôt après mon départ.
Ces moments même, comme j'ouvrais la porte une nouvelle crise survint, bien proche de celle que j'avais vue en entrant, et je ne pus me défendre de dire : « Ce n'est pas de bonne augure, notre neuvaine commence mal ».
Et cette crise, que j'ai constatée longue, terrible, la plus convulsive de toutes, fut absolument la dernière.
Résolument, la famille commença la neuvaine quand même ; et depuis ce jour il ne s'est produit aucune crise, ni forte, ni faible, ni de jour, ni de nuit.
La journée du 18 mai, première de la neuvaine, se passa dans un calme reconfortant pour tous ; mais le lendemain sans crise dans le sommeil, et le matin du 19, à son réveil, la petite Marie, dont précédemment le baragouin était inintelligible, sut tout d'abord faire comprendre distinctement, quoiqu'encore avec une prononciation lente, difficile et défectueuse, que pendant la nuit elle avait vu ses trois petits frères et sœurs (trois qui lui mort avait pris en bas âge) lui apparaître au ciel en compagnie de Jeanne d'Arc, et qu'ils lui avaient dit qu'elle devait être toujours bien sage et bien pieuse.
Elle raconta cela tout simplement, sans avoir été interrogée, sans en faire merveille et elle ne cessa plus de parler sur la présence de Jeanne d'Arc.
Vivement intéressé, j'eus grand soin de continuer des visites journalières d'abord, plus espacées ensuite, et j'ai toujours reçu l'affirmation qu'aucune crise ne se produisit ni de nuit, ni de jour.
Je suis constaté que son progrès progressif tout le fonctionnement de la vie végétative et de la vie intellectuelle s'améliorait visiblement et rentrait dans l'ordre normal, y compris le langage, qui ne garda d'achèvement d'inconvénient qu'un certain degré de lenteur de la petite était sujette de ses premières années.
La santé générale s'est bien rétablie, l'usage de tous les membres est redevenu normal, et l'enfant, après avoir d'abord pu sortir du logis sans être accompagnée, faisant dans le voisinage, les petites commissions de sa mère, après avoir suivi le catéchisme de paroisse à pied retour à l'école. Elle a fait sa première communion avec et comme les autres de son âge, et pendant ces deux dernières années elle a complété avec de sérieux succès scolaires, son instruction primaire.
Les premiers symptômes de cette étrange maladie et tous les symptômes que nous venons de relater ne paraissent pas forcément inguérissables par action naturelle, quelque nom qu'il soit légitime de leur donner ; mais on est en droit de signaler, comme admirable et merveilleux, sinon miraculeux, qu'après avoir duré quinze mois, sans aucune interruption (notons ce point), sans amélioration passagère, mais en s'aggravant constamment jusqu'à compromettre enfin gravement la vie, ils ont cessé soudain, instantanément et complètement, au début d'une neuvaine entreprise en désespoir de cause naturelle, et que depuis trois ans il ne s'est jamais produit aucune rechute, même partielle.
Je suis encore intervenu comme médecin dans la famille, mais je n'ai plus eu à m'occuper de Marie Amaraire, si ce n'est pour constater sa bonne santé.
Le présent document a été en temps opportun confié à M. le chanoine Marchant, le vénérable curé de la paroisse Saint-Joseph, à Tourcoing, adressé à Mgr l'archevêque de Cambrai et, par celui-ci, à Mgr Touchet, évêque d'Orléans. Transmis par ce prélat à la Congrégation des Rites à Rome, il n'a pas été retenu pour la cause de la Béatification de Jeanne d'Arc, parce que le postulateur, M. Herzog, n'est déjà possesseur de trois miracles reconnus authentiques et probants.
Docteur FICHAUX, Tourcoing.

sans amélioration même passagère, la situation pathologique ne s'aggravait pas subitement et par à-coups, mais empirait progressivement, lentement et sûrement.
Dans le cours de cette année, j'avais soumis plusieurs fois la malade à l'avis d'un de mes confrères, et nos traitements restèrent tout à fait impuissants.
Nous ne laissons pas que d'être embarrassés pour définir et dénommer la maladie ; rien dans les antécédents de notre petit sujet ne permettait d'y trouver sûrement la protiforme hystérie ; quant à l'épilepsie, dont bien des symptômes manquaient à l'élève, elle eût eu bientôt fait, par des crises si fréquentes et si intenses, d'amener la mort à bref délai. Enfin nous ne pouvions reconnaître sans hésitation, un type bien caractérisé de chorée.
Nous nous sommes arrêtés à constater l'ensemble et la marche opiniâtre des symptômes bizarres, en les attribuant à un état pathologique du centre nerveux cérébro-spinal.
Au commencement du mois de mai 1906, tous ces symptômes s'exagérèrent encore ; des crises survinrent d'une heure plus matinale qu'auparavant et plus nombreuses. Les parents me demandèrent plus de visites et j'en arrivai à concevoir des craintes sérieuses de dépérissement excessif et d'issue fatale.
Or, le 18 de ce mois de mai 1906, après que j'eusse été, dès le début de ma visite, témoin d'une crise, après que j'eusse constaté l'état presque tout à fait décevant, il me vint à l'esprit, avant de quitter la chambre et tout en me lavant les mains, de dire tout simplement, mais d'un ton sincère : « Faites donc tout ensemble une neuvaine à Jeanne d'Arc, dont la cause a besoin de se manifester ; demandez-m'en obtenir la guérison que notre médication n'amène pas ».
Cette idée fut aussitôt adoptée par la famille et aussi par les yeux de la petite fille, et l'on promit de commencer dès aussitôt après mon départ.
Ces moments même, comme j'ouvrais la porte une nouvelle crise survint, bien proche de celle que j'avais vue en entrant, et je ne pus me défendre de dire : « Ce n'est pas de bonne augure, notre neuvaine commence mal ».
Et cette crise, que j'ai constatée longue, terrible, la plus convulsive de toutes, fut absolument la dernière.
Résolument, la famille commença la neuvaine quand même ; et depuis ce jour il ne s'est produit aucune crise, ni forte, ni faible, ni de jour, ni de nuit.
La journée du 18 mai, première de la neuvaine, se passa dans un calme reconfortant pour tous ; mais le lendemain sans crise dans le sommeil, et le matin du 19, à son réveil, la petite Marie, dont précédemment le baragouin était inintelligible, sut tout d'abord faire comprendre distinctement, quoiqu'encore avec une prononciation lente, difficile et défectueuse, que pendant la nuit elle avait vu ses trois petits frères et sœurs (trois qui lui mort avait pris en bas âge) lui apparaître au ciel en compagnie de Jeanne d'Arc, et qu'ils lui avaient dit qu'elle devait être toujours bien sage et bien pieuse.
Elle raconta cela tout simplement, sans avoir été interrogée, sans en faire merveille et elle ne cessa plus de parler sur la présence de Jeanne d'Arc.
Vivement intéressé, j'eus grand soin de continuer des visites journalières d'abord, plus espacées ensuite, et j'ai toujours reçu l'affirmation qu'aucune crise ne se produisit ni de nuit, ni de jour.
Je suis constaté que son progrès progressif tout le fonctionnement de la vie végétative et de la vie intellectuelle s'améliorait visiblement et rentrait dans l'ordre normal, y compris le langage, qui ne garda d'achèvement d'inconvénient qu'un certain degré de lenteur de la petite était sujette de ses premières années.
La santé générale s'est bien rétablie, l'usage de tous les membres est redevenu normal, et l'enfant, après avoir d'abord pu sortir du logis sans être accompagnée, faisant dans le voisinage, les petites commissions de sa mère, après avoir suivi le catéchisme de paroisse à pied retour à l'école. Elle a fait sa première communion avec et comme les autres de son âge, et pendant ces deux dernières années elle a complété avec de sérieux succès scolaires, son instruction primaire.
Les premiers symptômes de cette étrange maladie et tous les symptômes que nous venons de relater ne paraissent pas forcément inguérissables par action naturelle, quelque nom qu'il soit légitime de leur donner ; mais on est en droit de signaler, comme admirable et merveilleux, sinon miraculeux, qu'après avoir duré quinze mois, sans aucune interruption (notons ce point), sans amélioration passagère, mais en s'aggravant constamment jusqu'à compromettre enfin gravement la vie, ils ont cessé soudain, instantanément et complètement, au début d'une neuvaine entreprise en désespoir de cause naturelle, et que depuis trois ans il ne s'est jamais produit aucune rechute, même partielle.
Je suis encore intervenu comme médecin dans la famille, mais je n'ai plus eu à m'occuper de Marie Amaraire, si ce n'est pour constater sa bonne santé.
Le présent document a été en temps opportun confié à M. le chanoine Marchant, le vénérable curé de la paroisse Saint-Joseph, à Tourcoing, adressé à Mgr l'archevêque de Cambrai et, par celui-ci, à Mgr Touchet, évêque d'Orléans. Transmis par ce prélat à la Congrégation des Rites à Rome, il n'a pas été retenu pour la cause de la Béatification de Jeanne d'Arc, parce que le postulateur, M. Herzog, n'est déjà possesseur de trois miracles reconnus authentiques et probants.
Docteur FICHAUX, Tourcoing.

Merveilleuse guérison A TOURCOING

Reconnaissance à Jeanne d'Arc
Au mois de janvier 1905, je fus appelé par une famille honnête, laborieuse et chrétienne, de modeste aisance, pour soigner une fillette alors âgée de neuf ans, Marie Amaraire. Son père, Camille Amaraire, est en la paroisse Saint-Joseph, quartier de la Croix-Rouge.
Cette enfant avait joui jusqu'alors d'une santé parfaite, de bonne moyenne, comme ses frères et sœurs.
Depuis quelques jours, sans que les grandes fonctions vitales fussent troublées, la petite Marie accusait dans l'avant-bras gauche des douleurs aiguës et très intenses, qui ne duraient qu'un moment. On la soulageait par des frictions.
Malgré une médication appropriée, ces accès douloureux devenaient plus fréquents, et les douleurs s'accompagnaient de contractures du bras. Les parents les appelaient des crises.
Peu après, il s'y joignit de vrais mouvements convulsifs qui, ne se bornant plus à l'avant-bras et au bras, se manifestèrent progressivement dans les quatre membres et au tronc et à la face, aux yeux et à la bouche.
Témoin, dans mes visites, de plusieurs de ces crises, je constatais que ce n'était point les convulsions chroniques de l'épilepsie, quoique ce parut épileptiforme pendant l'intensité de la crise ; la sensibilité était notablement altérée, sans qu'il y eût jamais perte de connaissance, ni écoulement sanguin aux lèvres.
Hors le temps précis des crises, et d'une façon habituelle, la marche devenait plus ou moins incertaine, très mal équilibrée, et saccadée comme chez les choréiques ; elle fut même parfois impossible et presque nulle. On observait de même l'irrégularité et la saccade des membres supérieurs, de sorte que c'était chose laborieuse pour la petite malade de porter à la bouche une cuillère ou un verre ou des aliments.
Pendant des mois entiers la langue en prolapse était habituellement sortie en partie de la bouche et n'y savait rentrer.
Il fut observé que les grandes crises tardeaient généralement à se produire jusqu'à 10 ou 11 heures du matin ; il y en avait alors cinq ou six durant le jour et beaucoup davantage durant les nuits ; on put assez souvent en compter douze ou quinze du soir au matin. Elles étaient non seulement convulsives, mais douloureuses, et la petite se plaignait.
Les fonctions de la vie végétative élémentaire s'altèrent ; l'appétit, sans se déprimer totalement, diminua beaucoup, la malade pâlit, s'amaigrit notablement et déprima.
Et, malgré tout, son caractère ne se modifia guère, ne devint nullement volontaire ni capricieux. Avec ces accidents, Marie Amaraire vivait au milieu des autres enfants de la vie de son âge, nullement nerveuse ni excitée, ne cherchant point à attirer l'attention, aucunement soucieuse de se faire remarquer. Il en fut de même pendant la longue période des crises ; elle était ou couchée ou assise ne parlant guère, et progressivement son langage était devenu difficilement intelligible, elle semblait se comporter presque comme une momie. Ses yeux seuls marquaient qu'elle comprenait, qu'elle s'intéressait à son milieu, qu'elle n'était point insensible et qu'elle souffrait péniblement.
Elle paraissait d'ailleurs comme habitué et surtout désignée dans son état.
Il en fut ainsi pendant plus d'une année,

Merveilleuse guérison A TOURCOING

Reconnaissance à Jeanne d'Arc
Au mois de janvier 1905, je fus appelé par une famille honnête, laborieuse et chrétienne, de modeste aisance, pour soigner une fillette alors âgée de neuf ans, Marie Amaraire. Son père, Camille Amaraire, est en la paroisse Saint-Joseph, quartier de la Croix-Rouge.
Cette enfant avait joui jusqu'alors d'une santé parfaite, de bonne moyenne, comme ses frères et sœurs.
Depuis quelques jours, sans que les grandes fonctions vitales fussent troublées, la petite Marie accusait dans l'avant-bras gauche des douleurs aiguës et très intenses, qui ne duraient qu'un moment. On la soulageait par des frictions.
Malgré une médication appropriée, ces accès douloureux devenaient plus fréquents, et les douleurs s'accompagnaient de contractures du bras. Les parents les appelaient des crises.
Peu après, il s'y joignit de vrais mouvements convulsifs qui, ne se bornant plus à l'avant-bras et au bras, se manifestèrent progressivement dans les quatre membres et au tronc et à la face, aux yeux et à la bouche.
Témoin, dans mes visites, de plusieurs de ces crises, je constatais que ce n'était point les convulsions chroniques de l'épilepsie, quoique ce parut épileptiforme pendant l'intensité de la crise ; la sensibilité était notablement altérée, sans qu'il y eût jamais perte de connaissance, ni écoulement sanguin aux lèvres.
Hors le temps précis des crises, et d'une façon habituelle, la marche devenait plus ou moins incertaine, très mal équilibrée, et saccadée comme chez les choréiques ; elle fut même parfois impossible et presque nulle. On observait de même l'irrégularité et la saccade des membres supérieurs, de sorte que c'était chose laborieuse pour la petite malade de porter à la bouche une cuillère ou un verre ou des aliments.
Pendant des mois entiers la langue en prolapse était habituellement sortie en partie de la bouche et n'y savait rentrer.
Il fut observé que les grandes crises tardeaient généralement à se produire jusqu'à 10 ou 11 heures du matin ; il y en avait alors cinq ou six durant le jour et beaucoup davantage durant les nuits ; on put assez souvent en compter douze ou quinze du soir au matin. Elles étaient non seulement convulsives, mais douloureuses, et la petite se plaignait.
Les fonctions de la vie végétative élémentaire s'altèrent ; l'appétit, sans se déprimer totalement, diminua beaucoup, la malade pâlit, s'amaigrit notablement et déprima.
Et, malgré tout, son caractère ne se modifia guère, ne devint nullement volontaire ni capricieux. Avec ces accidents, Marie Amaraire vivait au milieu des autres enfants de la vie de son âge, nullement nerveuse ni excitée, ne cherchant point à attirer l'attention, aucunement soucieuse de se faire remarquer. Il en fut de même pendant la longue période des crises ; elle était ou couchée ou assise ne parlant guère, et progressivement son langage était devenu difficilement intelligible, elle semblait se comporter presque comme une momie. Ses yeux seuls marquaient qu'elle comprenait, qu'elle s'intéressait à son milieu, qu'elle n'était point insensible et qu'elle souffrait péniblement.
Elle paraissait d'ailleurs comme habitué et surtout désignée dans son état.
Il en fut ainsi pendant plus d'une année,

Merveilleuse guérison A TOURCOING

Reconnaissance à Jeanne d'Arc
Au mois de janvier 1905, je fus appelé par une famille honnête, laborieuse et chrétienne, de modeste aisance, pour soigner une fillette alors âgée de neuf ans, Marie Amaraire. Son père, Camille Amaraire, est en la paroisse Saint-Joseph, quartier de la Croix-Rouge.
Cette enfant avait joui jusqu'alors d'une santé parfaite, de bonne moyenne, comme ses frères et sœurs.
Depuis quelques jours, sans que les grandes fonctions vitales fussent troublées, la petite Marie accusait dans l'avant-bras gauche des douleurs aiguës et très intenses, qui ne duraient qu'un moment. On la soulageait par des frictions.
Malgré une médication appropriée, ces accès douloureux devenaient plus fréquents, et les douleurs s'accompagnaient de contractures du bras. Les parents les appelaient des crises.
Peu après, il s'y joignit de vrais mouvements convulsifs qui, ne se bornant plus à l'avant-bras et au bras, se manifestèrent progressivement dans les quatre membres et au tronc et à la face, aux yeux et à la bouche.
Témoin, dans mes visites, de plusieurs de ces crises, je constatais que ce n'était point les convulsions chroniques de l'épilepsie, quoique ce parut épileptiforme pendant l'intensité de la crise ; la sensibilité était notablement altérée, sans qu'il y eût jamais perte de connaissance, ni écoulement sanguin aux lèvres.
Hors le temps précis des crises, et d'une façon habituelle, la marche devenait plus ou moins incertaine, très mal équilibrée, et saccadée comme chez les choréiques ; elle fut même parfois impossible et presque nulle. On observait de même l'